

Léon VALADE

---

# À MI-CÔTE

La GabKalthèque

Léon VALADE

---

# À MI-CÔTE

---

1869-1874

## À MI-CÔTE

*À l'âge où, plein de désirs fous,  
On rêve hasards et voyages,  
J'ai voulu m'élever à vous,  
Grands monts perdus dans les nuages !*

*Ce front neigeux, que l'Orient  
Teint d'un rose de chair vivante,  
Me fascinait, trop souriant  
Pour laisser place à l'épouvante :*

*Si bien qu'épris du but lointain,  
Seul, une flûte à ma ceinture,  
Je suis parti de bon matin  
Pour tenter la grande aventure.*

*Je marchais alerte et chantant ;  
Mais, à midi, l'ardeur immense  
Du plein soleil me brûla tant  
Que je maudissais ma démence.*

*Protégeant mes yeux de la main,  
J'allais... j'atteignis hors d'haleine  
Un site frais, à mi-chemin  
Entre les sommets et la plaine.*

*Là, me jetant sur le gazon,  
À l'ombre, tout près d'une source,  
Joyeux d'un plus large horizon,*

*Je me reposai de ma course ;*

*Et j'y rêvai d'être un berger  
Qui, tranquille au seuil de sa butte,  
Accélère le pas léger  
De l'heure avec des airs de flûte...*

*– L'herbe fraîche oit me fit asseoir  
Cette Ondine dont je suis l'hôte,  
Faut-il y rester jusqu'au soir,  
Ou gravir la montagne haute ?*

*Ici plus de prestiges vains ;  
Dans la grande clarté brutale  
L'horreur sublime des ravins  
Et des pics foudroyés s'étale.*

*Et sous mes pieds, dans les lieux bas,  
Blanche de poussière, la route  
Où la foule mêle ses pas  
Suit les prés que maint troupeau broute.*

*Rien d'en bas n'est à regretter ;  
En haut tout est ruine et cendre :  
Je suis là, – n'osant plus monter  
Et ne voulant pas redescendre.*

1869.

# PAYSAGES ET FANTAISIES

## L'ENSEIGNE

À LÉON CLADEL

C'est un trumeau. Le site est galant à merveille :  
Un ciel bleu ; point d'épis, mais des buissons entiers  
De roses ; et partout débouchent des sentiers  
Les couples qu'au hasard le Printemps appareille.

Les pimpantes beautés, une perle à l'oreille,  
Une plume au chapeau, les grands seigneurs altiers  
Cheminent enlacés, et les fiers églantiers  
Pâlissent à côté de leur grâce vermeille.

But commun de ces beaux pèlerins, apparaît  
Dans le fond un rustique et riant cabaret,  
Dont un vert chèvrefeuille embaume les tonnelles.

Aux fenêtres, croisant ses vrilles à plaisir,  
Le liseron bleuit comme un vague désir...  
Et sur l'enseigne on lit : *Aux amours éternelles !*

## LA VALLÉE

À ANTONY VALABRÉGUE

Ceinte de coteaux verts où le ciel bleu finit,  
Loin du poudreux sillon des routes isolée,  
Tout ombre et tout fraîcheur, la petite vallée  
S'enfonce, hospitalière et molle comme un nid.

La plainte du vent faible, où l'eau courante unit  
Sa note claire, passe aux chants d'oiseaux mêlée ;  
Et d'une cloche au loin l'inégale volée  
Y fait parfois mourir comme un écho bénit.

Et c'est là, quand ailleurs Midi rutil et crie,  
Que, parmi la verdure douce de la prairie,  
Il fait bon se coucher au pied d'un saule creux,

Jusqu'à l'heure apaisée où le soleil décline,  
Pour accorder le cours de son rêve amoureux  
Au long ruissellement des blés sur la colline.

# L'ÉTANG

À FRANCIS ENNE

Comme un miroir troublé par une chaude haleine,  
L'étang clair a pâli dans la brume du soir :  
Et, pas une lueur ne tombant du ciel noir,  
Au creux de la vallée on le distingue à peine.

Une vague vapeur en monte... L'on croit voir  
Lentement déborder une coupe trop pleine.  
Sombre encore et déjà blanchissante, la plaine  
Se gonfle eu écumant comme l'eau d'un lavoir.

Au bord du ciel soudain brille la lune pâle,  
Dont le rayon, neigeant sur ce brouillard d'opale,  
Semble évoquer le givre éclatant des hivers ;

Et toujours les vapeurs montent, nappe irisée :  
Et tout le vaste espace entre les coteaux verts  
N'est déjà plus qu'un lac immense de rosée.

## LISIÈRE DE BOIS

À MAURICE BOUCHOR

Le chemin d'un côté suit la forêt profonde  
Et de l'autre est bordé par le grand blé jauni.  
— Un seul nuage blanc raye l'azur uni ;  
C'est la nuit : nuit d'été voluptueuse et blonde.

On sent que le repos tranquille est sur le monde.  
Les vagues horizons plongent dans l'infini.  
Jusqu'aux bords de l'étang par les vapeurs terni  
La croupe des coteaux s'abaisse molle et ronde.

Tels, parmi la blancheur fine des prés mouillés,  
Apparaissent là-bas ces bœufs agenouillés,  
Secouant quelquefois de graves sonneries.

Ce bruit de source semble un soupir de hautbois...  
Et voici qu'un frisson passe dans les grands bois  
Où la Lune magique éveille les féeries.

## L'ASILE

À HENRI G. BELLOR

Les vieux tilleuls fleuris embaument... Le parterre,  
Abandonné, végète au gré de la saison.  
De la grille, on ne voit qu'un pan de la maison,  
Petite et sombre au fond d'un quartier solitaire.

La maison est petite, et, d'un air de mystère,  
Les massifs du jardin bornent son horizon.  
Tout ce qu'ont écouté cette ombre et ce gazon  
D'extatiques secrets, on voit qu'ils l'ont su taire.

C'est là, c'est dans ce coin qui serait l'univers,  
Dans cet ancien logis, et sous ces arbres verts  
Pieux comme un préau de couvent catholique.

Qu'en mes rêves je vois deux amants, muets, seuls,  
Abriter un bonheur doux et mélancolique  
Ainsi qu'aux soirs de mai l'arôme des tilleuls.

## RÊVE D'ÉTÉ

À FRÉDÉRIC PLESSIS

Je voudrais me plonger dans la source féconde  
Où l'herbe au sable fin mêle ses verts réseaux,  
Et reposer auprès de la Naïade blonde  
Qui s'épanouit là comme une fleur des eaux.

Moi-même j'épanerais de son urne profonde  
La nappe bleue et claire où tremblent les roseaux ;  
Et parfois je ferais envoler des oiseaux,  
Pour voir le reflet noir de leurs ailes sur l'onde.

Ou, tandis que l'eau vive, égarée au travers  
Des grands arbres, ferait flotter les graines mûres,  
Je dirais, amoureux de leurs sentiers couverts,

La fraîcheur de l'Été sous les sombres ramures :  
Et la source ferait, de ses plus doux murmures,  
Un accompagnement mélodique à mes vers.

## NUIT DE PARIS

À JEAN RICHEPIN

Le ciel des nuits d'été fait à Paris dormant  
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,  
Et les aspects nouveaux des ruelles connues  
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues  
Invite le regard, lointain vague et charmant.  
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,  
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés,  
Brillent mieux, à présent que les voilà couchés...  
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,  
Les poètes, les fous, les buveurs, — et tous ceux  
Dont le cerveau, fêlé, loge un rayon de lune.

## *NUIT DES BOIS*

À la tiède lueur des étoiles paisibles  
Qui, d'en haut, nous suivaient avec des yeux de sœur,  
Nous nous sommes tous deux perdus dans l'épaisseur  
Du bois où sanglotaient des sources invisibles.

Comme ces traits qu'un jour, se proposant pour cibles  
Les astres, décochait Nemrod le fort chasseur,  
Nos âmes, de l'extase épuisant la douceur,  
Ont tenté de concert les cieux inaccessibles.

Mais l'inquiet silence et le doute du soir  
Plus sombre nous ont fait retomber, sans espoir,  
Des espaces conquis par cet élan superbe.

La rosée a mouillé nos fronts ambitieux :  
Et, n'ayant pu cueillir les étoiles des cieux,  
Nous avons regardé les vers-luisants, dans l'herbe.

## GIBOULÉES

Comme un enfant que bat sa mère, bien qu'il sente  
Moins de menace au fond que d'amour dans ses yeux,  
N'est pas sans crainte, et glisse un regard anxieux  
De la bouche grondeuse à la main caressante ;

Au seuil du doux printemps, la nature naissante,  
Au gré des horizons rembrunis ou joyeux,  
Semble indécise, et, quand un azur radieux  
Lui sourit, songe encore à l'averse récente.

— Tel le printemps s'ébat sous les pommiers neigeux,  
Tel à nos cœurs l'amour se révèle, en ses jeux  
Où périssent parfois de blanches fleurs gelées.

Serments, brouilles, retours, fuites, feu des baisers,  
Froid des regards, et pleurs d'un sourire apaisés  
Sont du ciel amoureux les folles giboulées.

## LA SAINT-JEAN

Timide, il me souvient qu'un jour je l'ai menée  
Sur la terrasse haute au splendide coup d'œil,  
Où jadis un château gothique sous l'orgueil  
De ses tours a tenu la plaine dominée.

C'était en juin, le mois le plus doux de l'année,  
Le soir de la Saint-Jean... Les étoiles, au seuil  
Du ciel bleu, surgissaient pales et comme en deuil,  
La plaine de feux clairs s'étant illuminée.

Sur les coteaux, avec des rougeurs de tison,  
D'autres brasiers lointains enfumaient l'horizon :  
Un grand fleuve, au milieu, déroulait ses méandres ;

Et je pensais, mon bras pressant un bras peureux,  
Voir un fourmillement de signaux amoureux  
Vers les blondes Héros invitant des Léandres.

## L'ÉCLAIRCIE

À GUSTAVE PRADELLE

De tous côtés le ciel est noir. Nulle échappée  
Dans l'azur. Longs troupeaux à grisâtre toison,  
Les nuages pressés encombrent l'horizon.  
En un deuil on dirait la terre enveloppée.

Là-bas, mince et pareille au tranchant d'une épée,  
Une seule blancheur luit, rayant la cloison  
Des ténèbres... Au seuil mal clos d'une prison,  
Ainsi l'ombre d'un trait lumineux est coupée.

C'est le soir : pourquoi donc interroger des yeux  
Ainsi qu'un orient pâle et mystérieux  
Ce point du ciel ? – Songeur inquiet, tu l'ignores ;

Mais ton âme, sur qui pèse l'espace noir,  
Dans un déchirement de nuages, croit voir  
Le seuil vertigineux du gouffre des aurores.

## L'AVENUE

Nos âmes tant de fois s'oublièrent, bercées  
Sous ces grands arbres noirs de la chanson du vent !  
Le long de ces vieux murs, elle et moi, si souvent  
Nous avons vu glisser nos ombres enlacées !

Quand j'ai longé, suivant des traces effacées,  
L'avenue où moi seul irai dorénavant,  
Tous mes chers souvenirs m'y guettaient, se levant  
Au bruit sec de mes pas sur les feuilles froissées...

Mon cœur mélancolique aux jours passés rêvait :  
Et quand la lune, ayant percé le fin duvet  
D'un nuage, blanchit par places le mur sombre,

(Mes yeux cherchant l'absente et ne la trouvant pas),  
Comme un autre amoureux plus pâle, sur mes pas,  
Mon ombre avec regret semblait chercher son ombre.

## DANS LA FORÊT

À PIERRE ELZÉAR

Par une chaude nuit, quand fermentent les sèves,  
Lorsqu'à demeurer plein le cœur éclaterait,  
Je veux m'en aller seul au fond de la forêt,  
Pour donner à la fois l'essor à tous mes rêves.

Mainte vague chimère au merveilleux attrait  
Dont mon esprit fiévreux est obsédé sans trêves  
Prendra vie et couleur... Formes ! visions brèves,  
Dont moi seul aurai su l'ineffable secret !

Et je suivrai des yeux leurs pas folâtres. L'une  
Fera luire ses bras dans un rayon de lune ;  
De pâles fleurs des eaux l'autre ceindra son front ;

Et de fils de la Vierge ayant tissé leurs voiles,  
Toutes s'élèveront en groupe, et se perdront  
Dans le ciel que blanchit la neige des étoiles.

## RESSOUVENANCE

Il est de fins ressorts dont la marche ignorée  
– Ni savants, ni rêveurs, n'ont deviné comment –  
Va dans un coin de l'âme éveiller brusquement  
Le parfum d'une fleur autrefois respirée.

Autrefois, le céleste épanouissement  
De ta bouche qui rit, cette rose pourprée,  
M'avait tout embaumé l'âme... Chère adorée  
Qui t'envolas si tôt, l'oubli vint lentement !

Voilà que, ravivant ton image effacée,  
Ta grâce tout à coup me vient à la pensée,  
Comme l'air qu'un hasard souffle aux musiciens.

D'un soir déjà lointain je reconnais les fièvres :  
Et mon cœur a senti refluer à mes lèvres  
Une fraîche saveur de baisers anciens.

## LA CHUTE

À LOUIS SOLON

Vierge au front droit pressé du casque qui se bombe,  
Secours-moi : sur ce mont j'allais cherchant des fleurs ;  
Et l'Amour m'a surprise, et vois ! sourd à mes pleurs,  
Il m'entraîne... Minerve ! à mon aide, ou je tombe.

— Trop tard, nymphe : je lis sur ton front sans couleurs  
Que son baiser, par qui toute pudeur succombe,  
A déjà mis en toi des langueurs de colombe...  
Adieu ! je te prédis la honte et les douleurs.

— Et qu'importe l'affront 1 qu'importe que je souffre  
Si l'Amour avec moi doit rouler dans le gouffre !  
Par l'Amour quel exil ne serait consolé ?

— Suis-le donc ! mais connais ta destinée, et tremble :  
Dans l'inconnu profond vous tomberez ensemble ;  
Mais il en reviendra tout seul, l'enfant ailé.

## DOUBLE RÊVE

À SULLY PRUDHOMME

Sans partage une femme occupe ma pensée ;  
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir,  
Bien que j'allasse vite et que ce fût le soir,  
La seule fois que sur ma route elle est passée.

Une autre vision que n'ont point effacée  
De longs jours, c'est, couchée aux pieds d'un vieux manoir,  
La paisible bourgade aux toits de chaume noir  
Que je n'ai qu'en voyage, une fois, traversée.

Et ces deux souvenirs, mêlés, font la douceur  
D'un songe où je me vois cachant sous l'épaisseur  
Des chaumes un amour que la mort seule achève :

Consolé de ne pas m'être arrêté devant  
Le doux site et le beau visage décevant,  
Puisqu'il n'est de bonheur, ici-bas, que le rêve.

## DÉDICACE

Comme j'ai poursuivi des mirages heureux  
Au fond de tes grands yeux où le rêve s'azure,  
Je veux, pour te payer ma dette avec usure,  
Te faire un monument de mes vers amoureux.

Comme tes yeux m'ont fait des peines sans mesure,  
Mes vers, en t'exaltant, te seront rigoureux :  
Car ton nom nulle part ne sera dit par eux,  
Et de le bien garder la tombe sera sûre !

Alors, tu connaîtras aussi les regrets vains.  
Ta forme sculpturale et tes contours divins  
Vivront dans une image en bronze pur coulée,

Mais que l'artiste aura, par un arrêt fatal,  
Condamnée à durer un âge de métal,  
D'impénétrables plis barbarement voilée.

## *FILLES DU PEUPLE*

Longtemps, dans la campagne immense, nous voyons  
La neige couvrir tout, sentier, bois et chaumière,  
Et chaste se garder dans sa blancheur première  
Au soleil qui la doit fondre de ses rayons.

Dans nos villes aussi, tristes et sans lumière,  
La neige sous nos yeux tombe en blancs tourbillons ;  
Mais de nos pas pressés déjà nous la souillons,  
Et les pavés en font leur fange coutumière.

Aussi vite périt votre rire innocent !  
Et c'est vous que le pied du plus grossier passant  
Foule, virginités frêles et sans défense :

Vous qui deviez dormir sans tache, jusqu'au jour  
Où, d'un baiser plus chaud que le soleil, l'amour  
Eût fondu les candeurs neigeuses de l'enfance.

## À UNE COMÉDIENNE DE SALON

Dans une gravité contrainte et singulière  
Dissimulant à peine un sourire charmant,  
Vous aviez le grotesque et sombre accoutrement  
Des médecins pédants dont se joua Molière.

Double gaîté ! d'ouïr la prose familière  
Du maître châtier ce lourd fatras qui ment,  
Et les grands mots latins qu'on dit pompeusement  
Sortir de votre bouche aimable d'écolière.

Sur votre jeune front le doctoral bonnet  
S'accordait vainement à ce jargon, qui n'est  
Que puérile emphase et science caduque :

Le bras blanc aperçu dans l'évasement noir  
Des manches, quel contraste ! Et quel plaisir de voir  
Comme vos yeux brillants raillent votre perruque 1

## LE VIN

Dans l'humide noirceur des caves enfouie,  
Ainsi que les trésors, la bouteille où le Vin  
Recueillit si souvent sa vertu, laisse enfin  
Luire au grand jour un flot de pourpre épanouie.

Le fin pétilllement que perçoit ton ouïe  
En toi, buveur, évoque un mirage divin  
Où bruit, vendangeant la côte et le ravin,  
Une troupe qui va chantante et réjouie.

Le Vin coule pour tous, flamboyante saveur !  
Mais sa meilleure ivresse, il la garde au rêveur,  
Au poète qui, seul, à son prix le révère...

Lorsque ma tête lourde incline aux doux sommeils,  
Souvent mon œil mi-clos regarde au fond du verre :  
Et le Vin souriant cligne ses yeux vermeils.

# SIGISBÉISME

À GERMAIN NOUVEAU

Dilettante des riens exquis de la toilette,  
Je vais partout où vont les petits pieds fringants ;  
Mon œil mesure, sous l'étroitesse des gants,  
La main, la belle main qu'on baise et qui soufflette.

Je bois la fine odeur d'ambre ou de violette  
Des traînes de velours aux grands plis arrogants.  
Je suis le page des ports de tête élégants  
Et l'esclave des yeux luisant sous la voilette.

Féminine harmonie aux plastiques accords,  
Je regarde onduler les paresse du corps :  
Et dans le parc, les soirs d'été, sur la terrasse,

Aux gestes, aux rougeurs, aux sourires charmants,  
Je fais tout bas de longs aveux et des serments,  
Étant un des fervents amoureux de la grâce.

## TANTALE

La vie est un grand parc plein de fleurs, noir de mûres,  
Où, seuls tristes parmi le rire et les chansons,  
Nous sommes quelques fous maussades, qui passons  
Sans cueillir le trésor attrayant des ramures.

« Ailleurs des lis plus beaux nous gardent leurs moissons.  
« Au revoir, pommes d'or, lorsque vous serez mûres !  
« Là-bas, où sous le bois tintent de gais murmures,  
« Se rafraîchira mieux notre halte... Avançons. »

Ô mécomptes ! Ainsi les rêveurs misérables,  
Devant les frêles fleurs et les fruits peu durables  
Hésitent, soucieux des goûts ou des couleurs ;

Tandis que, le cœur plein d'une fête éternelle,  
D'autres, sans se lasser, de tonnelle en tonnelle  
S'en vont mordant les fruits et respirant les fleurs.

## LA MARGUERITE

Les amoureux (qui n'est naïf, aimant ?)  
Ont cet usage, observé comme un rite,  
D'aller aux prés cueillir la marguerite  
Pour s'assurer qu'on les aime, et comment.

Chaque pétale a sa réponse écrite :  
Un peu, beaucoup, ou. passionnément.  
Ou pas du tout... Et leur vague tourment  
Du mot final s'adoucit ou s'irrite.

Si l'amour, fait de joie et de douleur,  
Dit son secret, c'est dans toute la fleur  
Plutôt qu'en l'un ou l'autre des pétales :

Car tout, l'oubli comme le souvenir,  
La langueur tendre et les hauteurs fatales,  
Au cœur aimé tout cela peut tenir.

## LA PORTE D'AZUR

À J. PIÉTRA

Dans le mur du parc une baie ouverte,  
Que la vigne folle obstruait en vain,  
Laissait resplendir un azur si fin  
Au bout de l'allée assoupie et verte :

Le saphir du ciel est plus pâle, certe !  
Et je n'eus le mot de ce bleu divin  
Que quand je te vis frissonner sans fin,  
Mer céruléenne à mes yeux offerte.

— Sinon, j'aurais lu, gravé sur le seuil :  
« C'est par là qu'on peut, de la terre en deuil,  
« Aller au féérique Idéal, au Rêve ! »

Et j'aurais cru voir, tel que Dieu jadis  
En permit aux saints la vision brève,  
L'huis entre-bâillé des bleus paradis.

## PIERROT

À pas de spectre, blême et de blanc vêtu, l'œil  
Vaguement effaré, tandis qu'au long des hanches  
Une brise inquiète enfle ses larges manches,  
Voici sortir Pierrot triste, au-devant du seuil...

Dans l'amicale nuit voici que tu t'épanches,  
Ô toi dont la candeur enveloppe un long deuil,  
Ô sépulcre blanchi ! martyr exempt d'orgueil,  
Pierrot que persécute un guignon sans revanches !

Tes bourreaux, Colombine au caprice taquin,  
Cassandre au pied brutal, la batte d'Arlequin,  
Ont abreuvé ton cœur d'amertume... Mais, leste,

Tu te ranimes, dès que la Lune, les yeux  
Tout ronds, la bouche ouverte en un rictus joyeux,  
Au terrestre Pierrot sourit, Pierrot céleste.

## SOLEIL COUCHANT

Après les longs travaux du jour, monsieur Homais,  
Pharmacien-droguiste, est au seuil de sa porte  
Pour respirer l'air pur qu'un vent de l'ouest apporte...  
Il rêve, son esprit ne reposant jamais.

Et, par-delà la lande où toute graine avorte,  
Avide de verdure et de spectacles frais,  
Son regard ému plonge aux bourbes du marais  
Où fleurit la sangsue aimable sous l'eau morte.

Il bénit la Nature !... Et comme le soleil,  
Qui se couche, rougeois et fait, tison vermeil,  
Loucher sinistrement la prunelle des bouges,

Monsieur Homais croit voir, son œil s'arrêtant sur  
Les nuages pourprés parmi le glauque azur,  
Un céleste bocal peuplé de poissons rouges.

## BATAILLE DE DAMES

À ERNEST D'HERVILLY

Le ciel bleu ne vit point s'engager la bataille  
Dans une plaine rase ou dans nos vieux faubourgs ;  
Les armes dans la chair n'ouvrirent point d'entaille ;  
Le choc ne se fit pas à la voix des tambours.

C'était au beau milieu d'une paisible foule,  
Sous l'estrade où chantaient les tendres violons.  
Aux accords de Mozart, doux comme une eau qui coule,  
Deux regards se croisaient étincelants et longs.

Nul ne vit cette haine ardente jusqu'au crime,  
(La divine musique eût apaisé des loups !)  
Et j'assistai muet à la muette escrime,  
Seul témoin du combat et seul juge des coups.

« Bravo, les rubans blancs ! » — « Ferme, les rubans roses ! »  
J'acclamais tour à tour chacune des couleurs ;  
Je me remémorais la guerre des Deux-Roses,  
Et j'évoquais ton nom, vierge de Vaucouleurs.

Les coups d'œil vipérins, lames entrechoquées,  
Simulaient à merveille un jeu de fleurets clairs...  
Comme de noirs tromblons les jumelles braquées  
Lançaient obliquement de livides éclairs.

Et je me demandais, surpris des frénésies  
Par qui les doux yeux bleus flambent sinistrement,  
Ce qui peut allumer de telles jalousies :  
La primeur d'une mode ? ou le cœur d'un amour ?

Étaient-ce la Finance et l'Aristocratie ?  
Toutes deux à l'Église avaient-elles quêté ?  
— Énigme ! qui pour moi ne fut pas éclaircie :  
Mais c'était un assaut terrible, en vérité !

Chacune eût du Mépris figuré la statue.  
Le col gonflé, l'œil fixe et la narine au vent ;  
Pâle... Et si l'on pouvait croire qu'un regard tue,  
Le duel, certes, n'eût pas laissé de survivant.

Mais cette furia française, ou plutôt corse,  
Ne pouvait, par bonheur, aller qu'en décroissant ;  
L'attaque et la défense étaient d'égale force :  
Il fallut s'arrêter avant le premier sang.

Chacune, lentement, détourna la paupière...  
— Tels ces preux, que leur bras puissant fit renommer,  
Échangeaient, tout un jour, de grands coups de rapière  
Et se quittaient le soir, n'ayant pu s'entamer.

## LA RENCONTRE<sup>1</sup>

Sous les tilleuls en fleur l'orchestre frénétique  
Mêle joyeusement les filles aux garçons..  
Certain couple inconnu de la foule rustique  
S'en distingue, élégant de taille et de façons.

Dans les balancements étranges de leur danse  
Ils croisent en riant un coup d'œil singulier ;  
Leur tête se renverse ou s'incline en cadence,  
Et la belle tout bas dit à son cavalier :

« À votre chapeau vert, mon beau sire, pendille  
« Un lis, tel qu'il en croit au fond de l'Océan..  
« En vain vous vous cambrez comme un fils de famille :  
« Vous ne descendez pas de la côte d'Adam !

« Vous êtes un Ondin, qui venez dans ce monde  
« Villageois enjôler les filles sans soupçon.  
« Je vous ai reconnu vite, échappé de l'onde,  
« Rien qu'à vos fines dents d'arêtes de poisson. »

Et de nouveau leur danse étrange les balance  
Avec des hochements de tête à chaque pas.  
Des rires, des clins d'yeux échangés en silence ;  
Et le cavalier dit à sa belle tout bas :

« Votre main douce, en vain je la presse avec zèle :

---

<sup>1</sup> Imité de Henri Heine

« J'y sens courir un froid de glace sous la peau !  
« Et d'où vient que je vois, ma noble demoiselle,  
« À cette robe blanche un ourlet trempé d'eau ?

« À votre révérence, ironique et mutine,  
« Je vous ai reconnue enfant du gouffre amer.  
« À coup sûr, tu n'es pas fille d'Ève, l'Ondine !  
« Ma petite cousine, oh ! tu viens de la mer. »

— Les violons font trêve, et la danse est finie ;  
Retombant sur ses pieds, le beau couple païen  
Aussitôt se sépare avec cérémonie :  
Tous les deux, par malheur, se connaissent trop bien.

LES MATINS

## RENOUVEAUX

La première fleur m'a dit : « Livre  
À l'oubli ta brève douleur ;  
Voici le printemps ! » — Mais le givre  
A tué la première fleur.

Hier, la première hirondelle  
M'a dit : « C'est le printemps, c'est lui ! »  
La bise a soufflé : d'un coup d'aile,  
L'hirondelle première a fui.

La grimace du vieux Décembre  
Masquant le sourire d'Avril,  
Je songeais, frileux dans ma chambre :  
« L'hiver jamais finira-t-il? »

Mais voici passer la première  
Amoureuse, seins palpitants,  
Œil plein d'azur et de lumière...  
Et cette fois, c'est le printemps !

## AU LEVER

Charmante, les yeux bruns de mollesse baignés,  
Dans le désordre exquis des cheveux non peignés,  
Jeune fille déjà, l'air d'une enfant encore  
(Grâce double ! qui tient de l'aube et de l'aurore),  
Elle est là, se croyant toute seule... Elle a pris,  
Dans le frisson neigeux de la poudre de riz,  
Une houppes de cygne : et, dormeuse encor lasse,  
Sur la pointe des pieds se hausse vers la glace  
Par un effort qui la cambre légèrement.  
Pose coquette : ainsi le divin gonflement  
Du souffle accuse mieux la naissante poitrine ;  
En même temps que bat l'aile de la narine,  
Et que les cils pressés palpitent sur les yeux.  
Attentive, elle tend sa peau d'un grain soyeux  
Qu'effleure le duvet doux comme une caresse,  
Et se dépite à voir que toujours transparaisse  
Le sang jeune, par qui son teint reste vermeil  
De la carnation récente du sommeil.  
Car elle a beau poudrer sa joue ardente et fraîche,  
Où, dans le rose, pointe une rougeur de pêche,  
Toujours ce vilain rose et ce rouge insolent  
Triomphent...

Ô Morale, aïeule au chef branlant !

Ô duègne, qu'en secret la mode farde et grime,  
Ne t'indigne pas trop (bien que ce soit un crime  
D'opprimer sous l'hiver le printemps rose et nu),  
Ne t'indigne pas trop de ce crime ingénu.  
Si naïve, l'erreur peut être pardonnée.

Songe qu'Avril aussi, jeunesse de l'année,  
Parfois s'éveille avec un caprice pareil,  
Et fait, à la surprise extrême du soleil.  
Sur les rouges bourgeons, drus et pressés de vivre,  
Scintiller la blancheur délicate du givre.

## L'ESCARPOLETTE

Dans le rêve indolent dont la langueur s'accorde  
Aux oscillations mourantes de la corde,  
J'étais sur la planchette assis, les pieds pendants ;  
Et toi, qui m'aperçus, de rire à belles dents,  
Touchant du doigt ton front et chantant : « Une idée ! »  
Puis vive, te plaignant de ne pas être aidée,  
Les bras levés, après deux ou trois élans vains,  
Tu te hissas enfin toute seule et parvins  
À mes genoux, où tu t'assis. Là, triomphante,  
Tu ramenais les plis de ta jupe bouffante  
Et tu dis : « Maintenant, balançons-nous ! » — L'effort  
De mes pieds arc-boutés fut tout juste assez fort  
Pour ébranler un peu notre inerte équilibre ;  
Cramponné, je n'avais aucune des mains libre :  
Mais comme je rendis grâce à cet embarras !  
Car la peur de tomber enlaçait mieux tes bras  
À mon cou que n'aurait jamais fait la tendresse ;  
Et, loin de m'émouvoir à tes cris de détresse,  
Je saccadai si bien le doux balancement  
Qu'il te fallut m'étreindre encor plus fortement ;  
Et, ton cœur sur mon cœur, ma bouche sur ta bouche,  
Maître de toi, je fis un pillage farouche  
De tous ces chers trésors dont tu m'as trop sévré ;  
Tandis que dans son vol téméraire, enivré,  
La corde nous berçait comme entre ciel et terre,  
Et que l'air vif forçait nos bouches à se taire,  
Mais sans gêner beaucoup nos baisers palpitants ;  
Tandis que vers le grand ciel bleu, cheveux flottants,

Pâle, je renversais ma tête bienheureuse  
Pour ne voir que l'azur et toi, mon amoureuse !

## LE RÊVE

L'oreille au mur, j'étais dans le coin le plus noir ;  
Et j'écoutais venir au fond du long couloir  
De petits pas légers dont je comptais le nombre...  
— C'est elle ! j'ai senti son souffle frais dans l'ombre  
Et, brusque, j'ai saisi ses frêles doigts d'enfant  
Avec rudesse, la colère m'étouffant ;  
Et j'ai dit : « Maintenant fuyez encor, ma belle ! »  
La faible fille alors, courroucée et rebelle,  
Pour sortir de mes mains a fait un vain effort ;  
Puis, les larmes aux yeux, tant je la serrais fort,  
A semblé résignée à l'étreinte brutale ;  
Mais soudain, rouge fleur dont le double pétale  
Palpite, j'ai senti sa bouche de velours  
Se coller à ma bouche ; et des arômes lourds,  
Des poisons enivrants ont envahi mes veines...  
Toutefois, espérant faire ses ruses vaines,  
Je la tenais encore et je songeais : « Gardons  
D'être incliné trop vite aux crédules pardons ! ... »  
— Peine inutile ! quand sur ma lèvre embrasée  
Pour la seconde fois la sienne s'est posée.  
J'ai connu, comme Christ au milieu des soldats,  
L'hypocrite douceur du baiser de Judas ;  
Et tandis que mes mains retombaient énervées,  
Mortes de volupté, — sous les sombres travées  
Qui m'apportaient l'écho de son rire moqueur,  
Elle a fui, me laissant la flèche dans le cœur.

## CHANSON

### I

Sur le sable des routes creuses  
Qui mènent dans le bois ombreux,  
J'ai vu passer trois amoureuses,  
J'ai vu passer trois amoureux.

Aux chansons de chacun, chacune  
Mêlait des rires argentins ;  
L'une était blonde ; l'autre, brune ;  
L'autre avait des cheveux châains.

Et, caressés des feuilles souples  
Que le vent froisse doucement,  
J'ai vu s'enfoncer les trois couples  
Dans l'épaisseur du bois dormant.

### II

Comme j'écoutais, presque éteintes,  
Les dernières notes des chants,  
La brise m'a porté des plaintes  
Que coupaient des rires méchants.

Chaque amant par chaque maîtresse  
Souffre et sent son cœur se briser :  
L'ongle est si près de la caresse !  
La dent est si près du baiser !

Sur le sable des routes molles,

Au bois où chantent les coucous,  
J'ai vu fuir en riant trois folles  
Et passer en pleurant trois fous.

## EN PASSANT

À ALBERT MÉRAT

Il est des amours forts et lourds comme des chaînes  
(Et ceux-là quelquefois ressemblent à des haines) ;  
Il en est de pareils aux mailles d'un réseau  
Diaphane, où le cœur se prend comme un oiseau,  
Et que nul artifice ensuite ne dénoue.  
J'en sais même de si ténus que l'on s'y joue  
À l'aise, sans penser que d'invisibles fils,  
Un par un, nous ont pris dans leurs liens subtils :  
Trame fine sur qui notre vie est brodée...  
— Ce n'est pas le plaisir, ce n'en est pas l'idée  
Même : c'est une histoire où rien n'est arrivé,  
Une chose où tient tant de songe inachevé,  
Que ce mot d'amour semble ambitieux pour elle.  
Mais de quel nom faut-il nommer l'attache frêle,  
L'habitude petite et d'un attrait puissant  
Qui fait que tous les jours, par mégarde, en passant  
À gauche, on se détourne, et que l'on marche à droite  
Le temps de regarder dans la boutique étroite ?  
Et comment appeler ce puéril émoi  
Quand on se dit : « Fait-elle attention à moi ? »  
— Toute jeune et distraite à voir passer le monde,  
La fille du marchand n'a que la pâleur blonde,  
Et la taille un peu grêle et les yeux de bleuet  
De l'autre Marguerite assise à son rouet.  
Notre cœur maladif a le dédain des proies  
Virginales et va chercher ailleurs ses joies :  
Mais, tout en caressant d'autres rêves, souvent  
Ce logis nous attire et nous passons devant,  
Heureux pour un profil entrevu, pour la robe

À larges manches d'où le bras blanc se dérobe,  
Pour un sourire pris au passage et volé.

Éphémère bonheur, longuement démêlé  
Dans une profondeur de l'âme si confuse  
Qu'à de pareils soucis la plupart se refuse !  
Mais ces riens ne sont pas sans délice pour ceux  
Dont le loisir est grand, les amants paresseux  
Qui se penchent, épris d'études attentives,  
Sur le cœur vague et plein de choses fugitives.

## MINIATURE

### I

C'est parce qu'elle était petite  
Et charmante fragilement,  
Qu'elle m'eut encore plus vite  
Pour esclave que pour amant.

C'est que j'étais si grand pour elle,  
Qu'abrégeant l'espace entre nous,  
Mon attitude naturelle  
Était de vivre à ses genoux.

C'est qu'amoureux de sa faiblesse,  
J'aimais à prendre dans mes mains  
Ses petits pieds que marcher blesse,  
N'étant pas faits pour nos chemins.

C'est qu'en mes bras serrant sans peine  
Celle que je nommais mon bien,  
J'avais, plus facile et plus pleine,  
L'illusion qu'il était mien...

— Et c'est aussi que son caprice  
Mettait tant de flamme à ses yeux,  
Qu'il fallait bien que je le prisse  
Ainsi qu'un ordre impérieux.

C'est qu'à la fois enfant et femme,  
Orgueilleuse sous ses dehors  
Si frêles ! elle avait dans l'âme

L'indomptable fierté des forts.

II

C'était, du bout de la bottine  
Jusqu'à la pointe des cheveux,  
Une nature exquise et fine,  
Un corps délicat et nerveux :

Frêle instrument, dont la paresse  
S'éveillait dès qu'on y touchait  
Et vibrait sous une caresse  
Comme un violon sous l'archet.

III

Passagère et mignonne hôtesse !  
D'où vient qu'elle semble tenir,  
Du seul droit de sa petitesse,  
Tant de place en mon souvenir?

Dans l'ampleur folle des toilettes  
Lourdes à dessein, elle avait  
L'ébouriffement des fauvettes  
Frileuses sous le chaud duvet.

Le froissement doux des étoffes  
Lui seyait, et s'abattait sur  
Ses petits pas avec des strophes  
D'un rythme nonchalant et sûr.

Elle le savait, l'ingénue,  
Et qu'une influence des cieux

L'avait formée exprès menue  
Comme tout joyau précieux.

Son élégance était de race,  
Pure comme l'or du creuset :  
Et le dernier mot de la grâce,  
Sa taille souple le disait.

Un instinct de molles postures  
Sans fin la faisait ondoyer :  
Car dans les moindres créatures  
La vie a son plus chaud foyer.

Et son cœur aussi battait vite !  
Et dans un ardent tourbillon  
Son esprit que tout rêve invite,  
Noir d'une ombre, gai d'un rayon,

Allait d'un vol où ma pensée  
Ivre contagieusement  
La suivait, parfois distancée  
Et fidèle non sans tourment.

#### IV

Réminiscences mal bannies !  
Ô chers prestiges regrettés,  
Faits de nuances infinies,  
Pleins de saveurs et d'âcretés !

Douceur étrange des voix grêles,  
Faiblesses au charme vainqueur,  
Réseau puissant de mailles frêles

Où pour jamais se prend un cœur !

Morte, absente, ou bien infidèle,  
Qu'importe ! rien ne peut ternir  
L'exquise miniature d'elle  
Que mon âme a su retenir ;

Et le regret en moi tressaille,  
Nul amour nouveau n'étouffant  
L'ancien rêve, fait à la taille  
D'une petite et blonde enfant.

## DÉLICATESSE

À PHILIPPE BURTY

Tant mieux pour les buveurs puissants qui, d'une haleine,  
Sans voir la lie au fond, vident leur coupe pleine :  
Et libre aux curieux dont la passion bout  
Trop vive, de vouloir épuiser jusqu'au bout  
L'irritante saveur des voluptés goûtées !  
J'admire chez autrui ces fougues emportées  
Par qui l'âme, impuissante à le jamais saisir,  
Poursuit avidement l'infini du plaisir,  
Jusqu'à ce que le doute ou le dégoût la blesse.  
— Mais un raffinement, qui peut-être est faiblesse,  
Pour moi met la plus forte attraction parmi  
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :  
Et les choses vraiment que je prise entre toutes  
Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,  
L'accord lointain, qu'émiette une brise à son gré ;  
Le vers su par hasard d'un poète ignoré,  
Les paysages vus en passant, et les fièvres  
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.

## LA VOILETTE

*Celui-ci baise la pantoufle  
Que Cendrillon perdit un soir ;  
Et celui-là conserve un souffle  
Dans la barbe d'un masque noir.*

*Th. Gautier.*

Certe, à le voir, on ne peut guère  
Supposer qu'il soit d'un grand prix,  
Ce chiffon de tulle vulgaire  
Où s'attachent mes yeux épris.

L'araignée, auprès de ses toiles,  
Le trouverait lourd... Un essaim  
Seulement de noires étoiles  
En décore le noir dessin.

Pourtant la gaze aérienne  
Des bleus filets à papillons  
Est moins subtile que la sienne  
Qui prend la grâce et les rayons !

Car de l'air vif, à doux visage,  
Gardant ta délicate chair,  
La trame en a pris au passage  
Et retenu l'effluve cher ;

Car, mieux qu'en des cassettes closes,  
J'y détiens, avare d'amour,  
Un trésor d'impalpables choses  
Captives des mailles à jour.

– Ici brillait atténuée,  
Avec l'attrait mystérieux  
Des étoiles dans la nuée,  
La douce lumière des yeux ;

Pour moi, le regard absent dore  
Ce tissu sombre, dont les fils  
Me semblent soulevés encore  
Aux légères pointes des cils ;

Si, pour quelque peine éphémère,  
Parfois une larme y perlait,  
J'en trouve la saveur amère  
Mêlée au magique filet.

Là, dilatant leurs fines ailes  
Qu'émeut aux premiers jours d'été  
Le parfum des roses nouvelles,  
Les narines ont palpité.

Plus bas, le tulle que repousse  
Son souffle, fraîcheur et chaleur,  
A tamisé l'haleine douce  
Où s'exhale sa vie en fleur.

La voix dont mon oreille vibre,  
Le rire fidèle et joyeux  
Ont déposé dans chaque fibre  
Des atomes harmonieux ;

Et peut-être (ô désirs, ô fièvres !)  
Ce tissu même que voilà  
A connu la douceur des lèvres,

Si quelque brise l'y colla...

Des fins cheveux, et de l'oreille,  
Et de la joue, il est resté  
Partout quelque trace pareille,  
Lueur, baume ou suavité :

Si bien qu'il n'est pas une maille  
En tous ces fils entrecroisés  
Que mes yeux ne suivent, où n'aille  
Ma lèvre pleine de baisers ;

Et que si parfois, bien aimée,  
Quelque brume semble ternir  
La pureté du blanc camée  
Que je garde en mon souvenir,

Ce tulle tout froissé dégage,  
Talisman vainqueur des oublis,  
Le doux rire et le doux langage  
Mêlés aux moindres de ses plis.

## DONNA NERA

Vos yeux noirs sont présents à mon âme obsédée.

Ils sont si noirs, que rien n'en peut donner l'idée,  
Ni les mûres qu'aux bois tout enfant je mangeais,  
Ni le mat de l'ébène ou le brillant du jais,  
Ni l'obscur splendeur des houilles souterraines,  
Ni le deuil somptueux dont s'habillent les reines  
Rehaussant leur pâleur au foncé du velours,  
Ni l'épaississement des sinistres et lourds  
Nuages sur la mer, ni les ailes funèbres  
Des corbeaux, ni les plus fascinantes ténèbres  
Qu'épanchèrent jamais les urnes de la Nuit.

Si limpides pourtant ! Leur flamme douce luit  
Sans refléter l'ardeur des passions charnelles...  
Nul bleu n'est aussi pur que ces noires prunelles  
Qui, vagues, à demi closes sous les longs cils,  
Malgré moi me font croire aux terrestres exils,  
Et m'étonner, devant la candeur de leurs franges,  
Que l'art religieux fasse blonds tous ses anges.

Ainsi vos doux yeux noirs m'enchaînent ! Et je veux  
Louer aussi l'amas profond de vos cheveux  
Sombres, mais que ma peine a sentis favorables  
Comme la grande Nuit est douce aux misérables ;  
Car mon âme, cherchant où reposer en paix,  
S'enfonce et croit dormir dans vos cheveux épais.

Malheur à qui descend sous leur ombre irritante !  
Loin d'y trouver l'oubli, le rêveur qui les tente  
Sent tressaillir en lui des souvenirs confus :  
Vous êtes des halliers sauvages et touffus,  
Ô noirs cheveux massés dans un puissant désordre !  
Des retraits d'où je vois s'élancer, prêts à mordre  
Mon cœur tout pantelant sous leurs crocs sensuels,  
La meute des désirs harcelants et cruels.

## INQUIÉTUDE

À M\*\*\*

La petite main qui m'est chère,  
La sauvage petite main  
Qui pèse à mon bras si légère,  
Y pèsera-t-elle demain ?

Quand un oiseau, léger comme elle,  
Vient au bout des doigts se poser,  
On sent encor frémir son aile  
Défiante sous un baiser ;

Et, pour peu que l'on effarouche  
D'un geste ce caprice ailé,  
Il a fui, vous laissant la bouche  
Tiède du plumage envolé.

Ainsi la douce main que presse  
Tous les soirs celle de l'ami.  
Même en lui rendant sa caresse  
Ne s'abandonne qu'à demi...

Ainsi quelquefois il me semble,  
Baisant cette main, mon trésor,  
Sentir que sous mes lèvres tremble  
Comme une aile prête à l'essor ;

Et malgré moi j'ai cette crainte  
Que soudain, d'un geste inhumain,  
Ne se dérobe à mon étreinte  
Pour jamais la petite main !



## L'ÉCHO

Au jardin d'amour, et dans un asile  
Connu de moi seul en ce doux jardin,  
Je savais naguère un écho docile  
Que le moindre appel éveillait soudain.

Dès les premiers mots de ma voix ravie  
Qu'il me renvoya sans y rien changer,  
J'y revins sans cesse ; et ce fut ma vie,  
Toujours et toujours, de l'interroger.

Dès que je disais : « Je t'aime ! » — « Je t'aime, »  
Redisait l'écho prompt à me charmer ;  
L'accent variait parfois, non le thème...  
Ô monotonie exquise d'aimer !

Loin qu'on dût crier pour s'en faire entendre,  
Il était fidèle et fin tellement,  
Qu'il savait doubler en leur langueur tendre  
Le bruit d'un baiser, d'un chuchotement !

— Cher écho, tapi sous les clématites  
Qui s'entremêlaient aux blancs syringas,  
Ai-je provoqué ces douces redites  
Au point de lasser tes sens délicats ?

L'an n'a pas fini, — tout passe, tout lasse,  
Tout casse, hormis les vœux monacaux, —  
Sans qu'à mes dépens je me rappelasse

La fragilité des tendres échos.

Et, déception bouffonnement triste !  
À mon cri « je t'aime ! » – aux pleurs superflus  
De mon pauvre amour trahi qui persiste,  
La voix douce a dit : « Je ne t'aime plus ! »

## RANCŒUR

Quand je te vis, autour de toi  
Rayonnait la saison clémente :  
Avril fut garant de ta foi,  
Et comment croire qu'Avril mente ?

À notre premier entretien  
Le soleil brillait sur les mousses ;  
Son sourire, comme le tien,  
Était plein de promesses douces.

Je prenais pour des pleurs pieux  
La rosée au fond des calices  
Comme les perles de tes yeux :  
Et les fleurs furent tes complices,

Mon amour, crédule à ton gré,  
Se prêtait bien à l'imposture ;  
Mais avec toi s'est parjuré  
Tout le parfum de la nature.

Peut-être aurais-je soupçonné  
Tes yeux trop bleus, tes dents trop blanches,  
Si le printemps ne t'eût donné  
Le reflet de ses splendeurs franches.

Aussi, depuis la trahison,  
Ce n'est pas vous, enfant cruelle  
Connue en la verte saison,

Que je hais le plus ! non, c'est elle,

La saison de mauvais conseil  
Où les perfides amoureuses  
Nous endorment, jusqu'au réveil  
De nos chimères douloureuses.

Et mon cœur, désormais prudent,  
Sourd aux mousses ensoleillées,  
Te prendra pour seul confident,  
Toi qui fais des rouges feuillées

Choir les nids vainement blottis,  
Automne plein de voix moroses,  
Par qui les fous sont avertis  
De la fragilité des choses !

## LE REGRET

À ÉMILE BLÉMONT

Au plus fort de ces noirs ennuis que font au cœur  
La ruse méchante ou le caprice moqueur  
Des femmes ; en ces jours cruels où l'ironie  
Du plus froid cache mal la souffrance qu'il nie ;  
Dans le déboire amer des doux rêves aigris,  
Parfois s'offre, évoquée au fond du passé gris,  
Quelque enfant moins aimée et que l'on sait fidèle...  
— Pardonnant à l'oubli si long où l'on fut d'elle,  
Perdue et cependant présente encore, on sent  
Qu'elle souffre sa part des chagrins de l'absent,  
Ces chagrins mérités que son instinct devine.  
Et l'image s'empreint d'une grâce divine  
Lorsque, pour elle ouvrant notre cœur d'amoureux,  
Pleurant ainsi que fait un enfant malheureux  
Que console et que plaint seule une sœur aînée,  
Nous voyons se mouiller sa prunelle étonnée  
Au récit de ces maux que d'autres ont causés.  
Elle ignore qu'il soit un fiel dans les baisers :  
Elle ne comprend pas la volupté malsaine  
Dont les cuisants bonheurs s'avivent par la haine ;  
Naïve, elle ne sait qu'une façon d'aimer :  
Et c'est pourquoi l'on vient près d'elle réclamer  
Le refuge toujours offert des pitiés sûres ;  
Et, comme on souffre, on prend à témoin des blessures  
Le cœur simple par qui l'on n'a jamais souffert.

Regard plein de douceur dans le passé rouvert,  
Qu'embellit le présent brutal et monotone !  
— C'est ainsi qu'en un jour pluvieux de l'automne,

Les bleus matins d'avril et les clairs horizons,  
Et les pêchers en fleur parmi les hauts gazons  
Où le souffle du vent met des reflets de moire,  
Plus vivants et plus frais assaillent la mémoire.

## ENCORE

Ainsi qu'au débarquer, un homme, n'ayant pas  
Perdu de vue encor le gouvernail qui vire,  
Suit machinalement le roulis du navire  
Et croit sentir la terre osciller sous ses pas ;

Comme au sortir du bal ruisselant de lumières,  
Le silence et la nuit s'étant faits brusquement,  
L'oreille emporte et garde un long bruissement  
Et la clarté vacille encor sous les paupières :

Ainsi, bien qu'affranchi de vos attraits puissants,  
Et quoique votre image avec peine effacée  
Cesse, après tant de nuits, d'obséder ma pensée,  
Quelque chose de vous imprègne encor mes sens.,.

Vos bras semblent m'étreindre encor comme des lierres,  
Et, sans trouver l'accès de ce cœur anxieux,  
L'écho de votre voix, le reflet de vos yeux  
Hantent de mon cerveau les routes familières.

## LA GOUTTE DE SANG

Quand celle dont la grâce en mon âme est empreinte  
M'a dit, un peu craintive et riant de sa crainte,  
Qu'elle s'était piquée au doigt : « Tenez , voyez ! »  
Lorsque j'ai vu, parmi ses autres doigts ployés,  
À l'annulaire qui dans ma main tremble et bouge,  
Une goutte de sang perler brillante et rouge,  
Avant que mon esprit troublé ne raisonnât,  
Mes yeux avidement en ont bu l'incarnat ;  
Et j'ai senti venir une soif à ma lèvre  
Telle, que j'ai pressé la piqûre avec fièvre  
Dans l'aspiration brusque d'un long baiser :  
Tandis que, rougissante à demi sans oser  
Se fâcher, son visage où le sourire joue  
Essayait d'exprimer l'horreur dans une moue,  
Et que sa voix, si peu tragique, m'appelait  
« Buveur de sang ! »

Ainsi moi, le buveur de lait,  
Moi que l'Idylle au miel de ses ruches convie,  
J'ai connu la saveur auguste de la Vie.  
Et tout surpris je cherche, enfant chère ! comment  
De l'instinct vague est né l'aveugle mouvement...  
Lorsque sur la pâleur de ta peau nuancée  
Est éclos ce grenat, avais-je la pensée  
Qu'osant mouiller ma lèvre à la chaude liqueur  
Qui fait battre ta tempe et qui gonfle ton cœur,  
J'allais communier en ta substance même ?  
Et, superstitieux comme on l'est quand on aime,  
Ai-je espéré qu'enfin mon angoisse comprît

Le fond de ce cœur simple et de ce doux esprit ?  
(Nul sourire de sphinx n'enveloppant une autre  
Énigme plus obscure, ô vierges ! que la vôtre.)  
Ai-je rêvé ce rêve étrange ? — Ou bien encor,  
Devant cette parcelle unique du trésor  
De tes veines, secret de ta grâce croissante,  
Qui rose le contour de la joue innocente,  
A vive la rougeur des lèvres, et fleurit  
Le blanc tissu des chairs, et jamais ne tarit,  
Sève heureuse, par qui chaque jour se révèle  
Plus riche ta santé, ta fraîcheur plus nouvelle,  
Moi fébrile rêveur qu'a toujours fait si las  
La fatigue de vivre et de douter, hélas !  
Ai-je frémi, pareil au malade qu'altère  
Le seul aspect d'une eau limpide et salubre ?

Oui ! depuis ces trois jours passés que tu me vins  
Montrer ton doigt blessé, voilà les songes vains  
Dont toute ma pensée est pleine, ô jeune fille !  
L'imperceptible mal que t'a fait ton aiguille  
Est oublié : durant l'heure de ton sommeil  
L'épiderme déjà renaissait plus vermeil ;  
Et le flot que ton cœur aux veines distribue  
Ne s'est pas amoindri pour une goutte bue !  
Cependant que toujours triste, toujours fiévreux,  
J'admire ton doux souffle égal et chaleureux,  
Et que toujours je vois, sur ta bouche qui tente,  
Le sourire de la candeur inquiétante.

## MADRIGAUX AMERS

### I

Les fleurs et toi, blonde ennemie !  
Vous avez ce secret moqueur  
De verser à l'âme endormie  
Une dangereuse langueur.

Les oiseaux et toi, bien-aimée !  
Vous avez ce charme irritant  
De l'aile à peine refermée  
Qu'un caprice rouvre à l'instant.

Les étoiles et toi, ma belle !  
Pour exalter nos vains élans,  
Vous avez la douceur cruelle  
Des longs regards froids et brûlants.

### II

« Ce qui faisait les amoureuses  
« Tendres, c'est le bruit écouté  
« Des sérénades langoureuses  
« Dans les clairs de lune d'été.

« Troublé d'une ivresse fatale  
« Quel cœur, dis-tu, ne remuait ? »  
— Mais, ô belle sentimentale,  
L'ombre où vague l'amant muet,

Les stations sous la fenêtre,  
Le retour obstiné des pas  
Sur le pavé boueux, peut-être  
Ne t'en doutes-tu même pas?...

### III

Le rire à tes folles dents blanches  
Tinte si naïf et si clair,  
Que le son des cloches dans l'air  
A des allégresses moins franches.

Tes larmes, source éparpillée,  
Perlent si bien à chaque cil,  
Qu'il a moins de grâce en Avril,  
Le frisson de l'aube mouillée !

Avec ta gaité tu me charmes  
Comme avec les pleurs de tes yeux :  
Et je ne sais qui ment le mieux,  
Ou de ton rire ou de tes larmes.

### IV

Ton orgueil me fait plus épris.  
Tes hauteurs n'ont rien qui me dompte :  
Mais j'aime et je subis sans honte  
Ton injuste et faible mépris.

Tes pâles colères d'enfant  
Plaisent à mon cœur qui s'en joue.  
La rougeur allume ta joue  
D'un rayon presque réchauffant.

Et quand un affront mérité  
Soulève tes débiles haines,  
J'y verrais, sans ces larmes vaines,  
Un éclair de sainte fierté.

V

Nulle musique n'est pareille  
Aux inflexions de ta voix,  
Dont le son frêle et doux, parfois,  
Arrive seul à mon oreille.

Parles-tu toujours à mon gré ?  
Et ne suis-je point, sans l'entendre,  
Raillé souvent par ta voix tendre ?  
Je n'en suis pas bien assuré.

Hélas, tu peux railler à l'aise :  
Quand l'air est si mélodieux  
Qu'il emplît de larmes les yeux,  
Qu'importe la chanson mauvaise !

VI

Profonds cheveux, cheveux d'or fin,  
Ondes où s'éteignaient les fièvres  
De mon désir, vous que mes lèvres  
Amoureuses baisaient sans fin !

Si la bouche souvent parjure,  
Si les yeux méchants à dessein,  
Et si la froideur du beau sein

Ont aggravé ma peine dure ;

Ce n'est pas à vous que j'en veux  
De leur complicité cruelle,  
Ô dernière innocence en Elle,  
Cheveux d'or fin, profonds cheveux !

## VII

Sur la mer de tes yeux sincères  
Qu'abritent les doux cils arqués,  
Mes rêves se sont embarqués  
Comme d'aventureux corsaires.

Sur l'azur glauque de tes yeux  
Où baignent des lueurs d'étoiles,  
Mes rêves déployant leurs voiles  
Ont cru fendre le bleu des cieux.

Et dans vos prunelles profondes,  
Beaux yeux perfides où je lis,  
Mes rêves sont ensevelis  
Comme le noyé sous les ondes.

LES SOIRS

## SOIR D'AUTOMNE

Le crépuscule ayant tendu voiles sur voiles,  
Le ciel gris par degrés devint noir, et la nuit  
Couvrit tout : une nuit sans lune et sans étoiles,  
Faites pour contenter le malfaiteur qui fuit.

Seule, dans le lointain de la plaine effacée,  
Apparaissait ainsi qu'une vague blancheur  
La route où la poussière assidûment tassée  
Inquiète le pas ralenti du marcheur.

Nul bruit. Le champ désert, le buisson et la borne  
Dans le même sommeil paraissaient abîmés :  
Mais leur repos était l'immobilité morne  
D'un homme dont l'effroi veille, les yeux fermés.

La Nature connaît ces pâles insomnies.  
Ma tristesse comprit la sienne, et s'y mêla :  
Car le dur cauchemar, semblable aux agonies,  
Sur son flanc tourmenté pesait cette nuit-là.

L'angoisse qui respire à peine faisait taire  
Dans sa gorge le plus léger souffle des vents ;  
Et les arbres au front soucieux de la Terre  
Se hérissaient ainsi que le poil des vivants.

## *FINIS POLOLONIÆ*

Des assassins, guettant le moment opportun,  
Sont venus assaillir un homme : trois contre un,  
Ils l'ont percé de coups. Sous la nuit sépulcrale  
La victime a bientôt poussé son dernier râle,  
Et les bourreaux joyeux se sont dit : « Il est mort ! »

Mais à peine ils venaient de parler, — d'un effort  
Pénible, le cadavre a rouvert son œil morne.  
Alors ils ont frappé son front contre une borne ;  
Dans un lacet de chanvre ils ont serré son cou,  
Et bâillonné sa bouche en disant : « Pour le coup,  
Il est mort. »

— Le défunt levait ses deux paupières.

Ils se sont tous rués dessus, avec des pierres,  
Et si longtemps ils l'ont lapidé, que les os  
Ont craqué sous la chair ainsi que des roseaux.  
Alors, comme l'un d'eux approchait sa lanterne  
Du visage meurtri, le regard fixe et terne  
De ce mort a semblé les braver tristement.

Fous de rage, dans leur féroce acharnement,  
Ils ont cherché longtemps un supplice à leur guise :  
« Qu'on prenne un pieu solide ! a dit l'un, qu'on l'aiguise !  
Et quand il a jugé ce bois assez pointu,  
Triomphants et criant : « Cette fois, mourras-tu ? »  
Ils l'ont planté tout droit dans le cœur qui palpite  
(Sans voir que l'œil du mort roulait dans son orbite).

Et l'homme s'est trouvé cloué de part en part  
Au sol dur.

Rassurés et songeant au départ,  
Les meurtriers pouvaient croire leur tâche faite.  
Mais dans l'instant précis qu'ils ont tourné la tête,  
Un sourd gémissement les a fait tressaillir.  
Comme cela parfois donne du cœur, haïr,  
Malgré la sombre peur qui commence à les prendre,  
Ils sont restés : et même ils se sont mis à fendre  
Avec leurs coutelas ce cadavre en morceaux ;  
Et tandis qu'autour d'eux le sang coulait à seaux,  
Ont dispersé du pied les lambeaux de chair rouge.

Ô terreur ! tout ce corps épars palpite et bouge :  
Les dents grincent, les poils se hérissent, l'œil luit...

— Plus personne. Un bruit sourd de fuite dans la nuit.

## SAGESSE ORIENTALE

L'un à l'ivresse des festins,  
Oublieux du reste, se livre :  
L'autre, en quête de grands destins,  
Met plus haut sa raison de vivre ;

Et tandis que l'ambitieux  
S'en va cherchant la renommée  
Et mène grand bruit sous les cieux,  
Un autre dit : Gloire, fumée.

À quoi bon lutter tout le jour  
Et pâlir et veiller sans trêve ?  
La gloire ne vaut pas l'amour !  
L'action ne vaut pas le rêve !

Le sage dit : Aimer, souffrir.  
Endormant les plus fiers courages,  
L'amour à l'âme semble ouvrir  
Un paradis plein de mirages ;

Mais de ce paradis vermeil  
Plus sombre, hélas ! l'âme retombe :  
L'amour ne vaut pas le sommeil !  
Et le lit ne vaut pas la tombe !

## LES PALAIS DE FLORENCE

Près de l'arc délié de ses loges, Florence  
Montre de grands palais d'une sombre apparence ;  
Carrés, noirs, sans balcons et sans reliefs sculptés.  
On sait bien que jadis des hôtes redoutés  
Les emplirent de vie opulente et de fêtes ;  
Mais, bien qu'amples, on sent les fenêtres peu faites  
Pour laisser transpirer de la joie au dehors.  
Ces maisons, se fermant de murs discrets et forts,  
Belles solidement, se voulaient surtout sûres ;  
Et, pour tous ornements, on voit aux encoignures,  
Sur leurs tiges qu'en vain secoua maint hiver,  
Veiller rigidement des lanternes de fer  
Très saillantes, et dont le sommet s'environne  
De dards aigus formant une haute couronne :  
Fleurs bizarres d'un goût dur et seigneurial !  
Mais ce qui rend surtout leur abord glacial,  
C'est la façade haute et sur tous les étages  
Répétant la rondeur égale des bossages  
Comme les dos pressés de boucliers nombreux...  
— Édifices d'aspect farouche ! L'un d'entre eux  
Surtout étonne l'œil de sa morgue inouïe :  
Car la royale ampleur de ses ailes s'appuie  
Sur des fondations massives, dont les blocs  
Informes ont gardé l'aspérité des rocs.  
Tels, en mer, les travaux cyclopéens des digues.

Puissants palais, bâtis par des riches prodiges !  
C'est que vos murs aussi, quoique loin de la mer,

Furent l'amer défi dans le tumulte amer,  
Et continrent souvent ces vagues trop tôt lasses  
Que soulève l'assaut vengeur des populaces.

# L'OUBLI

À ALPHONSE DAUDET

S'il faut, pour boire un jour au bienheureux calice  
Promis par Christ à ceux qu'il reconnaîtra siens,  
Que rien ne reste en nous des soucis anciens,  
Et que du seul amour divin l'âme s'emplisse ;

Si d'égoïsme, ô cieux ! est fait votre délice,  
Tandis que les damnés en d'amers entretiens  
Se rappelleront, eux, nos terrestres liens,  
Et par nous souffriront leur plus affreux supplice ;

Plutôt que de sentir m'échapper à jamais  
Le regret douloureux des yeux clos que j'aimais,  
Dont je dispute au temps la lumière affaiblie,

Plutôt que de céder mes larmes, ce trésor,  
Mon amour révolté préférerait encor  
L'enfer, qui se souvient, au ciel où l'on oublie !

## LE REPOS

À ARMAND SILVESTRE

Hors du wagon poudreux, pour aspirer l'air pur,  
Parfois un voyageur se penche à la portière  
Et soudain se retire, apercevant le mur  
Bas et crépi qui garde un étroit cimetière ;

Un étroit cimetière où l'on sent que les morts  
Sont au large, couchés sous les croix espacées,  
Et dont les verts cyprès mettent comme un remords  
Dans la sérénité molle de ses pensées...

Cet aspect grave, au lieu des gais tableaux mouvants  
Que cherchait son regard, le gêne. Chose impie,  
Que, pour tracer plus droit leur route, les vivants  
S'en viennent côtoyer cette foule assoupie !

Mais l'ardent tourbillon de poussière et de bruit  
Ne réveille pas un de ces dormeurs ; il passe.  
Leur immobilité fait songer et poursuit  
Ceux qu'une fuite aveugle emporte dans l'espace.

Le grand repos des morts dit aux voyageurs las :  
« Frères impatients, pourquoi courir si vite ?  
« Sans tant de hâte vaine et de fatigue, hélas !  
« N'arriverez-vous pas au but que nul n'évite ?

« Que le Destin vous tue en route, ou qu'à vos grés  
« Il vous laisse vaguer d'un bout du monde à l'autre,  
« La place importe peu ! bientôt vous dormirez,  
« Comme nous, d'un sommeil aussi lourd que le nôtre. »

Et lui, le voyageur, pourrait dire à son tour :

« Sédentaires amis, certes, je vous envie

« Pour n'avoir pas connu l'amer et vain séjour

« Des villes, dans la mort non plus que dans la vie.

« Quand nos yeux seront clos et rompus nos genoux

« À force de souffrir et de lutter sans trêves,

« Qui sait si seulement notre sommeil, à nous,

« Ne sera pas fiévreux et plein de mauvais rêves ?

« Et de même que dans nos faubourgs populeux

« Nous allons, coudoyés par la foule des rues,

« Nous subirons encore, à l'ombre des ifs bleus,

« La promiscuité funèbre des cohues.

« Tandis que vous avez chacun, sûrs d'y rester,

« Six pieds de terre au moins d'où nul ne vous évince,

« Ô vous dont le sommeil profond semble ajouter

« À la paix du tombeau la paix de la province ! »

## PORT DE MER

À FRANÇOIS COPPÉE

Ceux dont un désir âpre a fouetté sans trêve  
La vie, — aventuriers, conquérants ou bandits, —  
Dont l'action tenta les courages hardis  
Et que n'engourdit point l'oisiveté du rêve,

Ceux-là, je les envie ! Ils ont, de grève en grève  
Poursuivant le mirage heureux des paradis,  
Trouvé dans leurs projets chaque jour agrandis,  
Sans y penser, la fin de leur carrière brève.

Et moi, que longuement ronge un regret amer,  
Habitant sédentaire et vieux d'un port de mer,  
Je m'en vais, regardant les vagues balancées,

Sur les quais encombrés d'un confus appareil,  
Parmi les agrès noirs qui fument au soleil,  
Pour aspirer l'odeur des grandes traversées.

## LE BLASPHEME

À CAMILLE PELLETAN

Visible affreusement dans le courroux des mers,  
C'est bien toi, Poséidon ! que brave en mots amers  
Ajax, le noir trident suspendu sur sa tête.  
Prométhée, appelant la foudre qui s'apprête,  
A vu Zeus se dresser et les cieux obscurcis  
Trembler au froncement des terribles sourcils :  
Et c'est pourquoi nul temps n'effacera la gloire  
De ces défis gravés dans l'humaine mémoire.  
Il faut être croyant pour affronter les dieux.  
Pour nous, las de créer des tyrans odieux  
Et de voir l'Injustice en eux toute puissante,  
Au lieu de provoquer leur providence absente,  
Nous les avons niés : et le grand ciel béant  
S'est fait vide, et les dieux sont rentrés au néant.  
À ses noirs cauchemars l'Humanité ravie  
Se rendort dans le songe apaisé de la vie ;  
Le tombeau plus clément s'ouvre au mortel lassé.  
— Seul, le poète pense aux effrois du passé  
Et parfois rêve, épris des âmes révoltées,  
La grandeur du blasphème interdite aux athées.

## SÉPULTURE

Si froide je te veux, ô tombe ! que la couche  
Solitaire où je vais m'étendre sur le dos  
Éteigne enfin la fièvre ardente de mes os,  
La fièvre qu'alluma le baiser de sa bouche !

Si sourde, que jamais de complices échos  
Ne vibrent jusqu'à moi du sol que son pied touche ;  
Et que jamais n'arrive à mon sommeil farouche  
La voix par qui ma vie a perdu le repos !

Si noire je te veux, que les bonnes ténèbres  
Soient un asile sûr à mes songes funèbres  
Contre les doux yeux bleus où naquit ma rancœur!

Si profonde, surtout, qu'une larme glacée,  
Jamais, perçant la dalle et la terre entassée,  
Ne filtre, corrosive, et ne me brûle au cœur !

## CONSEIL

Ô faible cœur humain qui doutes et qui pleures,  
Ainsi que tes effrois tes espoirs sont des leurres !  
Après le cauchemar des longs siècles soufferts,  
Tu refuses enfin de croire à des enfers ;  
Et tu n'as plus l'angoisse horrible des géhennes  
Où le Dieu du passé perpétuait ses haines.  
Rejette encore, avec ces vieux rêves maudits,  
Le mirage non moins cruel des paradis ;  
Repousse, quelque émoi que leur nom seul te cause,  
Tout vague espoir de vie ou de métempsycose ;  
Songe aux tourments passés ; songe au peu que promet  
À la foi des croyants Jésus ou Mahomet ;  
Froidement, sans céder à tes désirs complices,  
Scrute l'appât grossier de ces vaines délices ;  
Songe que tous les biens que l'on pourrait t'offrir  
Ont leurs maux ; que penser ne va pas sans souffrir ;  
Et que les mêmes lois, pour la brute ou pour l'ange  
Mêlent à l'existence une misère étrange.  
Connais que ton recours unique est le trépas ;  
Que tant que tu battras, ô cœur ! tu n'auras pas  
De repos avec tes douloureuses chimères.  
Le bien, le beau, le vrai : vains mots, sources amères  
De pleurs ! et que, dans tout, le seul apaisement  
Te viendra du final anéantissement.

Si la Mort froide à ton illusion première,  
Ainsi que l'ombre aux yeux épris de la lumière,  
Fait horreur, prends courage : incline-toi souvent

Sur la nuit vaste où dort tout ce qui fut vivant.  
Que le vertige en toi cède à la raison ferme ;  
Sens-y croître, d'abord faible et sourd comme un germe,  
Puis seul, et remplaçant toute soif, toute faim,  
L'appétit furieux des ténèbres sans fin ;  
En sorte que ta peur folle de ne plus vivre  
À la longue devienne un espoir qui t'enivre,  
Et que chaque sommeil t'invite, précurseur  
Du sommeil de la tombe en sa noire douceur.

## L'ÉPITAPHE

À PAUL BOURGET

Mon âme qui voyage et qu'a partout suivie  
Son ennui morne, en Grèce a souvent épelé  
L'épithaphe qu'on lit sur un cippe écroulé :  
« J'ai cent ans. J'ai connu tous les biens qu'on envie.

« La curiosité maintenant me convie  
« À voir si quelque bien suprême est recélé  
« Chez Pluton. — Le vieillard ayant ainsi parlé  
« Sans faste, déposa le fardeau de la vie. »

De quoi te faut-il plus louer, ô vieux païen !  
D'avoir, sage, vécu pendant un siècle ? ou bien  
D'avoir clos tes cent ans comme l'on ferme un livre ?

Que t'envier ? Ta fin brusque ? tes jours si longs ?  
— Hélas ! nous autres, vieux ou jeunes, n'égalons  
À la peur de mourir que le dégoût de vivre !

## L'HÔTE IMPORTUN

Qui donc frappe à cette heure ? — Un voyageur si las  
Qu'il ne pouvait pas faire un pas de plus. — Hélas !  
Entre, j'ai vu l'appel que ton bras faible agite ;  
Et dis ce qu'il te faut, tu l'auras. — Rien qu'un gîte,  
Rien qu'un lit. — Mais d'abord qu'un feu clair et vermeil  
Te ranime ; tu dois avoir froid ? — J'ai sommeil.  
Je veux un lit. — Le lit t'est promis, et la table  
Va se dresser pour toi : viens. — Zèle insupportable !  
Je n'ai ni froid, ni faim, ni soif : je veux dormir.  
— D'un frisson douloureux j'ai vu ton corps frémir.  
Quel dur chemin fis-tu ? pourquoi ces fers d'esclave ?  
Ô pauvres pieds meurtris ! souffrez que l'on vous lave  
Et qu'une eau pure... — Trêve à ta vaine pitié  
Qui ravive les maux assoupis à moitié ;  
Montre-moi le plus vil grabat, que je m'y couche,  
Et ne tarde pas plus, hôte ! — Quel ton farouche,  
Et combien d'amertume en ce peu que tu dis !  
L'abîme fut profond, certe, où tu descendis ;  
Mais nul gouffre si noir qu'on n'en remonte. Espère ;  
L'excès de ton malheur touche au destin prospère ;  
Cœur las d'aimer ! ici t'attendent les meilleurs  
Des biens que tu rêvas si vainement ailleurs.  
C'est l'Aube... — Ô tentateur, assez de mots perfides !  
Mon vœu, ne l'as-tu pas lu dans mes yeux avides,  
Avides de nuit noire et de somme infini ?  
Ne parle pas d'amour, ni d'espérance, ni  
De bonheur : à jamais durci comme les pierres,  
Mon cœur lâche a cessé de battre, et mes paupières

Succombent sous un poids invinciblement lourd...  
Mon lit, je veux mon lit ! un lit profond et sourd.

# LA RÉSURRECTION

AU STATUAIRE HENRI CROS

À terre, dans un champ lugubre, elle est couchée,  
Et sur un de ses bras se soulève à demi ;  
L'autre coude s'étire en l'air, mal affermi  
Sous le poids de la tête en arrière penchée.

D'un douloureux soupir la poitrine a gémi  
Vivante et comme par un aiguillon touchée ;  
Et la paupière bat, brusquement arrachée  
Au funèbre sommeil qu'elle a longtemps dormi.

Le morne allongement de ses deux jambes roides  
Montre bien qu'elles sont de pierre encore, et froides  
Comme les fit la mort lente à se dessaisir.

— Oh ! quel clairon maudit, quel ange au cœur de glace  
Pour l'atroce douleur, pour l'atroce plaisir,  
Inexorablement réveille la Chair lasse !

## VIATIQUE

Si la mort n'est pas l'ouverture  
Du néant vaste où rien ne luit ;  
S'il faut attendre dans sa nuit  
On ne sait quelle aube future ;

Si l'espoir du repos nous ment ;  
Si le tourment de la pensée  
À la chair inerte et glacée  
Survit impérissablement ;

Si la loi de Dieu tyrannique  
Sur l'angoisse, triste oreiller !  
Force les âmes de veiller  
Jusques au Jugement inique,

Et qu'il faille, aux plis du linceul,  
Écouter se traîner dans l'ombre  
Le pied lourd des siècles sans nombre,  
Seul dans la tombe, toujours seul !

Oh ! puissé-je, avant que je meure,  
De l'ange que suivent mes pas,  
De celle qui ne m'aime pas  
Être aimé, ne fût-ce qu'une heure !

Puissent ses yeux d'un froid mordant,  
Doux même à ceux qu'elle rebute,  
Oublier, rien qu'une minute,

Leur mépris en me regardant 1

Que je puisse, quittant ce monde,  
À sa bouche fière puiser  
L'éblouissement du baiser  
Durant l'éclair d'une seconde ;

Et que j'emporte — ô cécité  
Des yeux clos que la terre presse ! —  
Le souvenir d'une caresse  
Pour occuper l'éternité !

# DON QUICHOTTE

À PAUL V\*\*\*

## I

Où sont les hauts projets et les rêves de gloire  
Qui te gonflaient le cœur, sublime aventurier ?  
Ton front, qui paraissait attendre le laurier,  
Penche, hélas ! alourdi d'une tristesse noire.

Ton bras eut beau combattre et ta bouche crier :  
À grands coups de bâton sur ton dos, ô déboire !  
D'ignobles muletiers ont marqué leur victoire ;  
Et ton pied, mainte fois, a vidé l'étrier.

Droit sur d'affreux géants tu courus, lance haute :  
Mais si ce n'est ton cœur, tes yeux furent en faute  
Et ta superbe audace eut un sot dénouement.

Ta désillusion pire, c'est Dulcinée...  
Et voici, pour combler la fatale journée,  
Que l'écuyer Sancho ricane lourdement.

## II

On te croit fou, de voir seul ce que chacun nie ;  
Pendant tous ont tort, et toi seul as raison,  
Imputant ta défaite à quelque trahison  
Des enchanteurs mauvais qu'offusque ton génie.

C'étaient de vrais géants qui barraient l'horizon,  
Et que change en moulins leur terrible ironie !

Ton cheval, qui n'est plus qu'une rosse honnie,  
Frais et fier en partant volait sur le gazon.

Ta dame Dulcinée était belle et princesse,  
Avant que le guignon qui te poursuit sans cesse  
N'en fit une vachère indigne de tes vœux.

Un obstacle toujours se dresse ridicule  
Devant ton but : toujours se dérobe et recule,  
Justice, Gloire, Amour, la palme que tu veux.

### III

Ô preux que maint taureau fit danser sur ses cornes !  
Plus d'un, sur un cheval superbe et piaffant,  
Au départ, comme toi, sonnait de l'olifant  
Et, battu mille fois, connut tes retours mornes.

Le même enchantement funeste, ô vieil enfant,  
Promène encor, rivaux de ta candeur sans bornes,  
Des poètes épris de rouses Maritornes,  
Des fous ayant pour cri : « Guerre au mal triomphant ! »

Plus d'un regrette encor sa bonne foi trompée  
Par des larrons ; plus d'un lance des coups d'épée  
Que détournent du but les démons envieux ;

Et le peuple toujours se tord d'aise et se pâme,  
Le peuple ingrat, à voir la souffrance d'une âme  
Chevaleresque dans un corps débile et vieux.

### IV

Mais que sont les ennuis de notre destinée  
Près de la tienne, triste et risible à souhait !  
Jamais astre plus vil n'eut plus noble jouet ;  
Et toute malechance en toi semble incarnée.

Tu ne peux même pas finir seul et muet :  
Et, comme le soir froid d'une ardente journée,  
S'éteint dévotement ta vie, abandonnée  
Des grands rêves de qui notre âme s'engouait.

Puissions-nous, traversant mille épreuves amères,  
Mourir du moins sans vous renier, ô chimères,  
Obstinés pour le beau, justes impénitents !

Et veuille le destin, plus clément que Cervantes,  
Épargner à l'horreur de nos derniers instants  
L'édification des sots et des servantes.

## L'AUBE

À JEAN AICARD

*Chaque fois que j'ai vu l'Aube tremblante naître  
Et poindre sa blancheur première à l'horizon,  
Avec le vent plus frais un espoir sans raison,  
Un indicible espoir a soulevé mon être.*

*Chaque fois que j'ai vu s'assombrir ma fenêtre  
Qu'envahissait le soir, la sourde trahison  
Du sort, les vœux déçus, les regrets à foison  
Troublaient mon cœur obscur qui n'ose se connaître.*

*Avec trop de matins pâles et trop de soirs  
J'ai tour à tour vu naître et mourir mes espoirs  
Pour qu'à les ranimer mon rêve s'ingénie :*

*L'illusion des fiers projets et des amours  
Éternelles a fui ; mais, inquiet toujours,  
L'Aube me gonfle encor d'une attente infinie.*

1869

La  
Gab  
Kal  
othèque

---